

Comme nos deux animaux jouissaient d'une vigueur équivalente, on les chargeait indistinctement de tels ou tels bagages, selon que l'un ou l'autre se trouvait à proximité.

Tout de suite, Baptiste senti grouiller en son cerveau de vieilles remembrances classiques :

— Eponges... sel... rivières à traverser... Tiens, mais je ne me trompe pas, il y a une fable de Lafontaine sur ce sujet : *L'âne chargé d'éponges et l'âne chargé de sel*. Parfaitement ! Un meunier, son sceptre à la main, menait, en empereur romain, etc., etc... Moralité : Je vais m'arranger de façon à prendre le sel, le bon sel qui fondra dans la rivière, pendant que cet imbécile d'Angliche aura toutes les peines du monde à s'en dépêtrer avec ses lourdes éponges imbibées d'eau.

De son côté, le *british donkey*, après avoir jeté un coup d'œil sur le chargement, raisonnait ainsi :

— Du sel... des éponges... chacune de ces marchandises est enveloppée dans des toiles imperméables, bon ! Le lot d'éponges me paraît être de préférable chargement, d'abord parce qu'il est plus léger, et après parce qu'en vertu du principe d'Archimède, ces sacs me serviront de flotteurs au moment des fluviales traversées.

L'âne d'Albion raisonnait plus juste que le classique français, lequel arriva tout rompu au but du voyage, cependant que le premier terminait sa route et joyeuses et, probablement, ironiques gambades.

Que cet apologue ne soit pas perdu pour vous, pères de famille gallo-romains, dont les fils sont appelés à de rudes combats dans la vie qui se prépare.

ALPHONSE ALLAIS

AUX SOURDS — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

LES JEUNES ET LES VIEUX

Capitaine breveté et servant à l'état-major d'une division, quelqu'un me disait, hier, ceci :

“ On nous attaque sans justice dans les rangs de la Révolution. Notre génération militaire paraissait résolu à ne s'occuper en aucun cas de politique, et voici qu'on y contraint les plus nerveux d'entre nous. C'est un esprit fâcheux qui va gagner beaucoup de sous lieutenants et de colonels ; ceux-ci, parce qu'ils se rappellent l'époque de leur jeunesse, où le respect envers eux était unanime ; ceux-là parce qu'ils estiment que le caractère de leur profession oblige à ne point souffrir les démentis infligés à leurs principes évidents. Ils ont accepté la renonciation à la liberté individuelle, en l'honneur d'un idéal de victoire dont profiterait l'intelligence de la nation. Il faudrait s'en souvenir J'en sais peu qui n'admettent point l'état pacifique comme supérieur à l'état de guerre ; mais ils pensent raisonnablement que nos voisins ne désarment pas, qu'hier l'Amérique et l'Espagne, qu'aujourd'hui le Transvaal et l'Angleterre prouvent, après la Grèce et la Turquie, la survivance de la fatalité qui impose le jugement de Dieu entre les peuples. Les officiers professionnels ne sont pas les optimistes des livres ou des Congrès socialistes. On peut critiquer ce pessimisme mais la théorie en demeure respectable. Nous aimerions qu'on discutât sans invectives et en n'imputant pas à la génération nouvelle du commandement, la responsabilité d'aventures au moins centenaires.

“ Je note depuis quelques jours le déplorable effet de ces accusations, par moi nous, à propos du décret sur le rajeunissement des cadres. Nous espérons, depuis longtemps, une mesure de cette sorte. Venue à une autre heure, elle eût réjoui le monde des officiers qui travaillent, qui palissent sur les livres en se préparant aux difficiles épreuves de l'Ecole de guerre, ou qui, sortis de cette pépinière de stratèges, attendent inutilement les situations où ils pourraient, en cas de guerre, mettre leurs qualités acquises au profit du peuple en armes. Les généraux qui firent leur éducation vers l'époque des chasse